

Nucléaire : état de siège à Plogoff

Quatre cents gendarmes ont investi ce village du Finistère qui refuse l'implantation d'une centrale. L'enquête d'utilité publique s'est ouverte hier, mais personne n'est venu consulter les registres

Hier au petit jour, quatre cents gendarmes ont « pris » Plogoff. Dans le Finistère. Ils ont dégagé les barrages, franchi les brasiers, dispersé et bousculé les quelques centaines de villageois bretons qui, toute la nuit, avaient veillé dans la bourrasque et au son du tocsin parce qu'ils refusent de voir construire une centrale nucléaire sur « leur » territoire. Au fil de la journée, la tension s'est relâchée. Mais la colère n'est pas retombée.

De notre envoyée spéciale à Plogoff

QUINZE heures, hier après-midi, à Plogoff. Devant la mairie, la vraie, celle du village. Ils sont trois, peut-être quatre mille, rassemblés, venus des communes avoisinantes, de plus loin parfois. Quelques drapeaux bretons et les commentaires de la nuit chaude de la veille. On attend le signal de la « manif ». Les élus sont là. Ceux de Clédén-Cap-Sizun, de Primelin, de Goulien. Louis Le Pensec, député socialiste de Concarneau, est venu. Le maire adjoint de Douarnentz aussi. Et puis Jean-Marie Kerloch, le maire de Plogoff arrive. Il a troqué son pull marin et sa veste de velours contre un costume-cravate. Il ceint l'écharpe tricolore et devant la foule résume la drôle de nuit que vient de vivre Plogoff...

La foule rit quand il parle du déploiement de forces de l'ordre dans la région. Elle rit quand il évoque le cantonne-

ment des gendarmes dans le séminaire de Pont-Croix. Elle entre en colère quand il rappelle les grenades lacrymogènes de la veille. Elle applaudit quand il invite à visiter la « nouvelle mairie », celle qui, au lieu-dit Saint-Yves, accueille les dossiers de l'enquête publique pour la centrale nucléaire. Et le cortège s'ébranle. Hommes et femmes, jeunes et vieux, enfants, coude à coude. Ils auront quelques centaines de mètres à parcourir pour trouver le lieu de la rencontre. Et aussi les gendarmes. Boucliers et casques : les forces de l'ordre sont en tenue de combat ; dix cars de police : la « mairie annexe » est bien gardée.

La foule s'agglutine près des deux camionnettes grises où se trouvent les dossiers. Et commence à scander les slogans : « Société nucléaire, société policière », « CRS=SS », « Tous à Ka-

boul », « Les flics, une chanson ! »

Et puis, Jean-Marie Kerloch se hisse sur le socle d'un calvaire proche de la « mairie annexe » : « *Maintenant, c'est fini, nous allons tous rentrer.* » La foule pourtant a du mal à se disperser et continue à scander les slogans.

Tout a commencé mercredi, à Plogoff, la veille de l'ouverture de l'enquête publique sur la centrale nucléaire. Enfin, ça a commencé bien avant : voilà cinq ans en fait que la commune vit à l'heure du nucléaire. Mais mercredi, le moment était venu de montrer sa détermination. Et c'est une étrange veillée bretonne qui s'est déroulée à Plogoff. Le vent soufflé en d'énormes rafales, peut-être 120 km/h. La pluie. Le froid. Et ils sont tous là. Deux cents, peut-être trois cents personnes, près du port, à tanguer sous les rafales, comme si le sol lui-même était devenu océan. Tous attendent demain. Ils attendent aussi les gendarmes.

« *Ils viendront dans la nuit, on le sait.* » D'énormes barrages (vieux pneus, tonneaux, vieilles voitures) interdisent l'entrée du village par la route du Pont-de-Loch. Même scénario sur l'autre issue de Plogoff : celle qui mène à la baie des Trépassés. Aucune voiture ne peut passer et dès

que l'une se présente, deux, trois ou quatre cirés s'approchent : « *Qui êtes-vous ?* » La carte de presse est une bonne clef et rapidement on vous aide à rentrer dans Plogoff à pied.

On bat la semelle pour résister au froid. Dans le fond d'un hangar, on boit du café brûlant. Il est 11 h. « *Vous allez rester là toute la nuit ?* » C'est Francis, un marin, qui répond : « *Toute la nuit et tous les jours jusqu'à la fin de cette enquête bidon.* » L'enquête doit durer jusqu'au 14 mars. Déjà la journée avait été chaude. L'énorme dossier de l'enquête, dont Jean-Marie Kerloch avait refusé de signer l'avis de réception, avait été brûlé sur la place de la mairie. Les drapeaux français et bretons étaient en berne. Le tocsin sonnait et tous ceux de Plogoff étaient là, graves.

Les gendarmes sont arrivés à 3 h 30 du matin. Des escadrons par la route du Loch. D'autres par celle de la baie des Trépassés. Alors, pour leur barrer le chemin, on a allumé des incendies. « *Ils connaissent bien le vent, racontaient des policiers. Ils ont organisé leur feu là où il fallait.* » Lentement, pourtant, les forces de l'ordre progressent avec des bulldozers et à coup de grenades lacry-

mogènes. La foule recule. Mais pas à pas. Il faudra quatre heures aux policiers pour franchir le Loch. Des huées, des cris (*Non au nucléaire*), des explosions de colère, mais rien à faire, il faut reculer : lancées à tir tendu, les grenades dispersent la foule.

A 8 h 30 du matin, les gendarmes ont réussi leur jonction. Mission accomplie. Désormais, l'enquête d'utilité publique est ouverte. Les gens de Plogoff pourront être « consultés ». A 500 m de la vraie mairie de la commune, deux camionnettes grises servent de mairie annexe. Un escadron de gendarmes les garde en permanence, vite renforcé quand il y a une manifestation dans l'air. Quatre cars de police les entourent. La « nouvelle mairie » est coincée entre une chapelle de pierre et un calvaire. Derrière, il y a un château d'eau. Tout près, la maison du berger qui, dimanche, inaugurera la bergerie de Plogoff, plantée au beau milieu du site choisi pour la centrale nucléaire.

Homis deux journalistes, personne n'est entré dans les mairies annexes, là où sont les dossiers. Ni à Plogoff. Ni à Primelin, à Goulien, à Clédén-Cap-Sizun, où l'enquête est également ouverte. Le colonel Charlot, commandant du groupement de gen-

darmerie du Finistère, assure la garde. Petit, calme, il a un peu l'air embêté d'être là : « *Je comprends que les gens réagissent s'ils ne sont pas d'accord.* » N'empêche, il faut bien appliquer les ordres. L'après-midi, d'ailleurs, le colonel Charlot fera tout pour éviter que la manifestation ne dégénère.

C'est drôle, il y a quelque chose qui ressemble à la Corse sous le ciel humide de Plogoff. Peut-être la journée « région morte » d'hier : pas d'école, pas de commerce. Peut-être les mots. Ainsi Clet, le marin, raconte tout de go : « *Maintenant, je ne me considère plus comme français. Pour l'affichage de l'enquête, ils nous avaient mis les moustiquons sur le ventre. Pour son ouverture, ils nous ont lancé des grenades lacrymogènes.* » Et puis cette vieille Bretonne, toute vêtue de noir, comme on l'est en Corse aussi, qui se penche à la barrière de sa maison aux volets verts. Elle ne répond pas quand on l'interroge sur la centrale. Puis consent à vous dire qu'elle ne sait pas, qu'elle ne connaît pas. Puis encore, quand un de Plogoff s'approche, soudain volubile, elle entame la conversation avec lui. En breton. Et vous apprenez qu'elle ne veut pas de la centrale. **Andrée Mazzolini**